

fusillade, soutenue par les insurgés dans le parc de Clervaux, qu'une méchante insinuation d'un camarade lui révèle soudain la vérité. Désormais il ne voit plus dans toute son œuvre que la monstrueuse satisfaction d'une vengeance personnelle. Voilà donc pourquoi il a traîné ses camarades à la boucherie. Ce sont ses victimes à lui, tous ces morts qui le fixent de leurs yeux immobiles et dont les lèvres, desserrées par une suprême convulsion, semblent maudire l'assassin. Poursuivi dès lors d'une incurable mélancolie et déchiré de remords, il va volontairement au-devant de la mort, non pas de la mort glorieuse du soldat — car il ne mentira plus à lui-même — mais de la mort de l'assassin sur l'échafaud, et cela à un moment, où, saisissant le véritable enchaînement des choses, il doit saluer en ses prétendus bourreaux les vrais libérateurs de la patrie. Nous voilà soulevés d'un frisson tragique. La destinée de Charles Girres, le héros de M. Welter, n'est pas moins émouvante. Le même élan généreux qui l'avait jeté dans le mouvement révolutionnaire, le pousse fatalement aussi à s'insurger contre les envahisseurs, à se faire jacobin à rebours et à déchaîner contre les libérateurs tant prônés d'autrefois une furieuse contre-révolution. Si, conscient de son individualité qu'il sent le produit d'un long croisement d'hérédités et d'influences, il répugne à la contrainte et réclame l'entière disposition de son être, le libre épanouissement de la semence atavique qui s'agite en lui confusément,